

Jean-Max PALIERNE \*

**LES PAYSAGES FONDAMENTAUX  
DANS LE SUD DU MASSIF ARMORICAIN  
SYLVE, FORÊT ET « SAVANE BOISÉE »**

(FUNDAMENTAL LANDSCAPES IN THE SOUTHERN BRITANY.  
SYLVE, FOREST AND « WOODLAND SAVANNAH »)

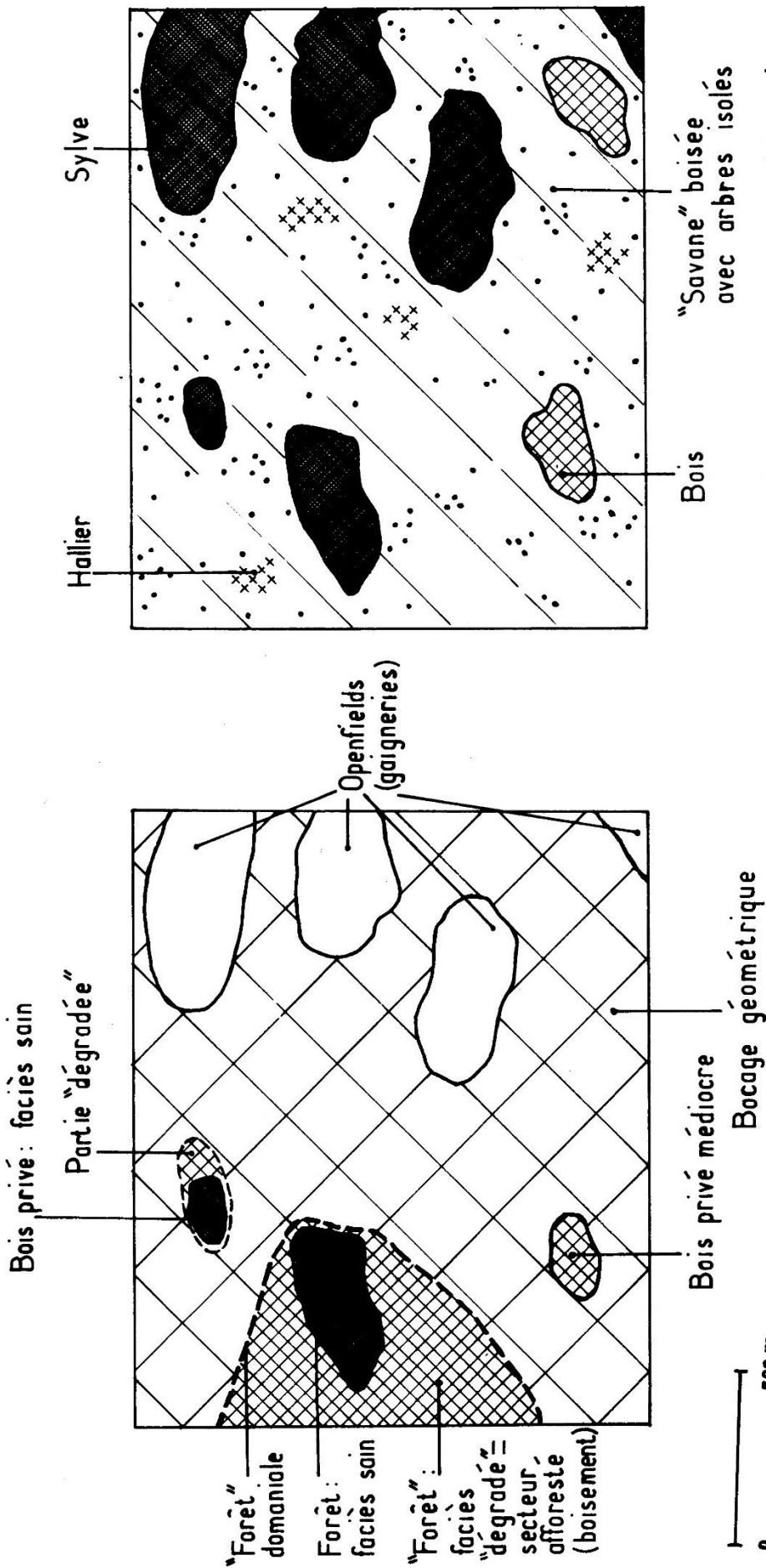
**RÉSUMÉ.** – *Dans ce texte, l'auteur essaie de définir la signification des paysages forestiers actuels en Armorique du Sud. A partir des faciès forestiers et des structures agraires existants (openfield et bocage), l'auteur montre que la forêt actuelle provient à la fois de la « sylve » primitive et d'un autre type de paysage : la « savane » boisée tempérée (ou « lande »). Il propose d'expliquer cette dualité par l'utilisation différenciée des sites naturels, compte tenu notamment des possibilités favorables ou non des sols (hydromorphie tout particulièrement).*

**ABSTRACT.** – *In this text, the author tries to define the significance of the present landscapes of the forest in the southern Brittany. According to the forest faces and the rural structures (openfield and woodland), the author shows that present forest proceeds both from the previous « virgin » forest and from another pattern of landscape : the temperate woodland « savannah » (or « moor »). He suggests that this twofold character can be explained by the different utilisation of natural sites, bearing in mind, chiefly, the favourable or unfavourable potentialities of the soils (above all hydromorphy).*

*Mots clés : sylve, forêt, « savane » boisée, chênaie atlantique, Bretagne.*

Le titre donné à cette communication pourrait passer pour singulier en raison de l'emploi qui y est fait du mot **savane**. On verra qu'en réalité il répond à des problèmes aigus et actuels concernant la vie forestière dans le Sud du Massif Armoricain, où l'on a abusé du concept de « chênaie atlantique ». Des conclusions trop hâtives et trop généralisatrices, tirées d'une connaissance trop superficielle des milieux, ont conduit beaucoup d'auteurs (P. Birot, P. Ozenda...) à réduire prématurément des situations complexes à quelques schémas « modélisés » et excessivement simplificateurs. La réalité est bien différente des normes livresques et elle ne peut être comprise qu'à partir d'une comparaison serrée entre le domaine boisé et le domaine agricole qui s'éclairent mutuellement ; et c'est bien là que la Géographie peut apporter sa contribution au savoir scientifique commun.

\* U.E.R. de Géographie, Chemin de la Sensive-du-Tertre, 44036 NANTES Cedex.



Le Pou Tro Koad

Etat paysager actuel      Etat initial probable

LES PAYSAGES FONDAMENTAUX  
ligéro-armoricains

## I. UN SCHÉMA BANALISÉ ET SIMPLIFIÉ: LA CHÊNAIE ATLANTIQUE

A partir des travaux de Ph. Duchaufour, à partir aussi de la physiologie **actuelle** des espaces boisés, à partir surtout des paysages bocagers artificialisés, on a conçu la notion de chênaie atlantique que l'on a étendue exagérément à ce que, par commodité, on appelle la « forêt ». Dans la *Notice Détaillée des Cartes de la Végétation* qu'il a dressées pour nos régions, et dans les cartons botaniques desdites cartes, R. Corillon a même réduit, par endroits, cette notion à celle de chênaie pédonculée, notion que je tiens pour non réelle et que j'ai écartée dès 1975 (1).

Indéniablement, dans le Sud du Massif Armoricaïn, il y a ambiguïté à propos des états de végétation tant présents qu'originels; et cette ambiguïté tient en grande partie à l'utilisation de l'Indice C.V.P. de Paterson (2). Celui-ci en effet accorde à nos régions une aptitude hautement forestière que Pardé a bien cartographiée dans la *Revue Forestière Française* (1959), et que B. Fischesser a traduite de la manière suivante: « la Bretagne (où) les conditions climatiques sont excellentes pour la forêt. Hélas (...) le pays a de longue date été soumis à un déboisement intense » (3). Si la faiblesse des taux de boisement paraît effectivement confirmer cette assertion (< 7 %), la médiocre productivité des massifs, fréquemment souffreteux au demeurant, dément cette qualité prêtée à nos pays: les rendements à l'hectare, qu'il s'agisse des Chênes ou des Pins (Sylvestre et Maritime), y sont inférieurs de deux à trois fois à ce qu'ils sont en France pour les mêmes espèces croissant dans d'honorables conditions.

Quant à attribuer à l'action de l'homme, supposée fortement déprédatrice, la responsabilité d'un appauvrissement généralisé, il y a loin de l'affirmation à la démonstration. Le Sud armoricaïn, dans son secteur ligérien immédiat et proche, notamment, est resté longtemps une région sous-peuplée. L'histoire du peuplement rural montre en effet de manière irrécusable que la maîtrise complète de l'écoumène n'est intervenue que dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Jusqu'à cette époque, d'immenses étendues vides, appelées landes ou « déserts », ont subsisté et ont constitué, aux alentours de 1850, un front pionnier interne dont

(1) J.-M. Palière, 1975. – *Les forêts et leur environnement dans les Pays ligéro-atlantiques nord*. Thèse d'Etat, Rennes, 799 p.

(2) *La vie de la forêt*, Paris, 1970, p. 239.

(3) Indice *Climate, Vegetation, Productivity* proposé par S. Paterson, dont la formule est:

$$C.V.P. = \frac{T_v \times P \times G \times E}{T_a \times 12 \times 100}$$

$T_v$  =  $\bar{x}$  Température du mois le plus chaud

$T_a$  =  $\Delta$  de  $\bar{x}$  Temp. mois le plus chaud à  $\bar{x}$  Temp. mois le plus froid.

$P$  =  $\bar{x}$  des précipitations annuelles (en mm.)

$G$  = nombre de mois de la période végétative, définie par  $\bar{x}$  Temp. > 3°C dont 2 mois > 10°C et

humidité  $\frac{12 p}{t + 10}$  (de Martonne)

$E = \frac{100 R_p}{R_s}$  où  $R_p$  = insolation au pôle, et  $R_s$  = insolation du lieu d'observation

Le résultat donne un indice que l'on convertit en capacité productive de bois en m<sup>3</sup>/ha/an.

l'embocagement systématique a d'ailleurs été confié par les grands propriétaires à des gens venus des régions voisines (Anjou et Vendée pour l'essentiel). Cela remet singulièrement en cause les facteurs négatifs d'une anthropisation puissante. Reste la question des aptitudes naturelles.

Ici il convient d'être encore plus circonspect car la vie (et la biogéographie en est une forme d'étude) ne se laisse pas enfermer dans des formules simples. L'explication du dynamisme végétal est trop souvent recherchée dans des faits climatiques réducteurs. A trop privilégier certaines données du climat, on en vient à scotomiser les autres facteurs tels que la géo-pédologie, la topo-morphographie, les héritages géomorphologiques et paléoclimatiques, sans parler des faits biologiques. Au reste, les indices climatiques ne tiennent pas suffisamment compte des régimes thermo-ombriques, de leurs **tendances** et de leurs **fluctuations**, pourtant capitales en matière de vie végétale.

Seule une approche globale et minutieuse des milieux géographiques permet de cerner la réalité des problèmes qui s'y posent. Avant de procéder à la mise en évidence de ces aspects, il est nécessaire de rappeler sommairement ce que l'on définit encore couramment comme l'évolution de la « chênaie atlantique ». On aura une excellente idée de cette évolution en consultant le schéma qu'en a donné P. Ozenda (4). Ce schéma implique une évolution non seulement concomitante mais corrélée de la végétation et des sols, selon un cycle parfaitement bouclé, et qui conduit de la lande à la lande par une série d'étapes où la chênaie opulente succède au boisement erratique et précède la chênaie dégradée, que remplacent successivement la pineraie et la pineraie dégradée. Les sols, dans le même temps, passent du ranker au podzol avec anaphases et cataphases de sols bruns et de sols lessivés.

Sans entrer dans les détails, on relèvera que le caractère artificiel de l'enrésinement n'est pas explicité, que l'ambivalence du mot **lande** introduit une confusion malencontreuse, et que l'explication n'est pas fournie quant à l'anagenèse d'un ranker, acide et peu actif, en un sol brun, actif et fertile. A l'évidence, les pluies d'hiver lessivantes n'expliquent pas tout. En fait, dans ce schéma réducteur, on n'a pas tenu compte de la morphologie, des roches-mères, des héritages etc. Et l'on a confondu des états distincts et synchrones avec des moments réalignés diachroniquement. En d'autres termes, on a privilégié le temps par rapport à l'espace. Au demeurant c'est sur cette confusion que bute l'aménagement, d'autant que ce que l'on attribue à la chênaie relève en partie de la hêtraie dont la réalité n'a pas été perçue.

Sans doute, la compréhension des milieux forestiers passe-t-elle surtout par l'étude de la forêt elle-même, mais ce truisme n'est pas une ligne de conduite à tenir ici. Le recours aux paysages non forestiers est en effet de toute première importance parce que la mise en valeur de

(4) *Biogéographie végétale*, p. 139.



l'espace par l'homme est autrement plus exigeante, et révèle mieux les seuils limitants. C'est donc à une sorte d'analyse « remontante » qu'il faut procéder en partant du connu actuel.

## II. LES ENSEIGNEMENTS DU PAYSAGE AGRAIRE

Sans reprendre ce qui a été dit ailleurs (5), on rappellera quand même, à grands traits, les données des structures agraires fondamentales. Très longtemps on a considéré la France de l'Ouest comme bocagère en bloc, et l'on a donné de ce bocage une description qui en a masqué la nature, l'âge et les principes profonds. En fait le bocage est la diversité même et, dans nos régions, il correspond à un contexte extrêmement précis. Géométrie jusqu'à la rigidité, il résulte, le plus souvent, d'une mise en place tardive (dix-neuvième siècle) par lotissement de ce que les textes d'époque appellent des landes ou des « déserts ». Imitant le bocage flou des formes primitives, il répète haies, talus et fossés, mais d'une façon beaucoup moins élaborée. L'absence de chemins creux et la rareté de l'habitat dispersé sont deux autres traits caractéristiques de cette structure intercalaire et secondaire.

L'analyse révèle que ce bocage correspond à une topographie aplanie, à des sols lessivés, battants et séchards, issus de roches-mères chimiquement pauvres, claires ou peu colorées, et porteuses d'altérites épaisses (terres froides). Les parcelles qu'il délimite sont vouées à la prairie naturelle médiocre parce que très souvent humide (cortège hygrophile net: renoncules, lichnis, joncs etc.), ou aux cultures de second ordre (chou fourrager, céréales « pauvres » etc.). Lorsqu'il retourne à la vie sauvage (par friche sociale par exemple), il se couvre d'une végétation où dominant les plantes de la lande et où le boisement par les saules et les chênes pédonculés (parfois tauzins) est remarquablement lent, inégal et même incomplet. La multiplicité des toponymes en « Noue » (de *nauda* = terre humide) est par ailleurs tout à fait révélatrice.

En se reportant aux textes (baux et contrats notariaux divers), on constate que jusqu'au-delà de 1850 l'espace aujourd'hui embocagé était une lande très peu boisée (« sans ombrage »), vide d'hommes (« déserts », au sens strict), et vouée à un élevage erratique de « moutons chétifs » et de « petits chevaux bigueneys » à « jambes de cerf » (6). Les rares et mauvais chemins étaient fréquemment coupés « de ruisseaux, mares et bouillons » qui « tenaient les pays six mois de l'année comme engourdis dans l'impuissance » (7). La voie ferrée, les amendements, les engrais et

(5) Voir Palière, Thèse *op. cit.*, ainsi que « Milieu naturel et paysage agraire », in *Cahiers Nantais*, n° 3, et « Les fondements de l'openfield ligéro-atlantique », in *Norais*, n° 71, pp. 437-449.

(6) Il y a, à cet égard, une leçon plus générale à tirer de ces remarques: c'est moins par pauvreté que par déficience naturelle que dans les pays cristallins on labourait jadis aux bovins. Ceux-ci en effet résistent beaucoup mieux que les grands équidés aux carences calciprives du sol. On remarquera également la convergence de petite taille entre hommes, animaux et végétaux de ces terres « usées ».

(7) Fonds Bizeul, B.M. Nantes, n° 254-259.

les matériels et techniques agricoles de la « révolution » du dix-neuvième siècle ont seuls pu tirer ces contrées de la langueur, sans parvenir toutefois à les rendre vraiment opulentes ni même très actives.

Comme des îles, parfois des archipels, au milieu de ce bocage, ont longtemps subsisté les vieux openfields primitifs. Installés sur les versants soutendus par des roches-mères peu altérées et aux couleurs chaudes, ces openfields étaient caractérisés par des sols drainés, sains (bruns), et porteurs d'emblavures et de cultures fines. En dépit des progrès considérables réalisés dans les terres embocagées, les sites d'openfield – les premiers défrichés et mis en valeur (les textes et la toponymie le prouvent) – restent aujourd'hui encore les meilleurs terroirs.

Du point de vue qui nous intéresse ici, nous pouvons tirer un enseignement clair de ces considérations agraires : il existe deux grands types de milieux dans la région considérée, deux milieux que définissent leur sol et leur géomorphologie. Cela est extrêmement instructif quant à la définition des paysages naturels, d'autant que la médiocrité des finages bocagers n'est pas le résultat d'une mauvaise utilisation de l'espace mais, tout au contraire, le produit d'une très sensible amélioration de l'état initial. Sans doute faut-il porter au crédit de cette amélioration les façons culturales, mais ce sont surtout les actions d'assainissement et de drainage qui ont permis la « récupération » de surfaces restées jusque-là comme inertes. Compte tenu de ces remarques, le problème est de savoir sur quoi ont été prélevés les différents finages.

### III. DE LA SYLVE A LA FORÊT

De nos jours, le mot « forêt » paraît clair et d'utilisation simple : il s'entend comme un lieu boisé, avec une acception autant naturelle qu'administrative ou économique. Cette simplicité, on le sait, cache une réalité complexe et diverse, car la forêt n'est pas uniformément dense, vigoureuse et rentable. Formations saines et formations souffreteuses, si elles sont enfermées dans les mêmes limites juridiques, constituent la même forêt. De là, du moins dans notre région, est sortie l'idée de forêt climatique et de forêt dégradée non séparées. Que des pratiques anthropiques inconsidérées aient, dans le passé, dégradé effectivement certains secteurs, c'est l'évidence. Mais au bout de l'examen de toutes les dégradations n'apparaît pas, il s'en faut de beaucoup, le rôle négatif de l'homme. Au Moyen-Age déjà, on distinguait la *foresta* de la *silva* et du *saltus*, et les strictes *Leges Forestarum* de 1250 ne visèrent pas seulement à mettre « en défends » des terres seigneuriales : implicitement elles étaient destinées aussi à sauvegarder un patrimoine moins diminué par le « boisillage » intempestif que restreint et fragile par nature (8).

(8) Les miracles répétés (tel celui de Suger à Saint-Denis) des abbés et des évêques pour trouver les maîtresses pannes, nécessaires aux charpentes des édifices religieux, sont une indication claire que dès le Moyen-Age les forêts étaient déjà singulièrement appauvries.

Pour re-situer clairement les choses, on peut définir la forêt comme une formation aux peuplements puissants, riches (floristiquement) et, surtout, auto-régénérants. En d'autres termes, on doit pouvoir retrouver (à travers la création anthropique qu'est la forêt) la *sylve* primitive sans doute appauvrie mais non génétiquement altérée. Ainsi caractérisée, la forêt existe bien en Armorique sud: elle forme, le plus souvent, des chênaies-hêtraies ou des ensembles plus composites, avec strate arbustive fournie. Localement, l'abondance de la strate herbacée autorise à la qualifier de « forêt fleurie » (Paliarne, 1975). Elle occupe des sites de versants bien exposés (Sud-Est), sur roches-mères colorées et peu altérées dont sont issus des sols minces, « chauds » car bien drainés. Ces sites rappellent, trait pour trait, ceux des anciens openfields qui furent prélevés d'ailleurs sur l'antique sylvie comme l'attestent les toponymes. Ceux-ci en effet portent la trace des anciens bois plus ou moins « sacrés » (Luc), ou les actions de déboisement.

Le lien entre forêt et openfield est également souligné par la rareté de l'une et de l'autre qui s'explique par la rareté des bons sites dans ces régions ancrées dans un socle usé aux roches « pauvres ». Cela ramène à ce fait essentiel mais insuffisamment exploité: le **matériel parental** du sol. Et, en définitive, si la forêt existe bien ici c'est aux forestiers qu'on le doit. Cela est si vrai que nombre de propriétaires ne portent à leur forêt qu'une attention comme distante ou superficielle (9). Cette attitude singulière invite à s'interroger sur les états passés de la végétation.

#### IV. NOUES ET VEVRES: LE RÉGIME HYDRO-ALTERNATIF

On a déjà signalé la multiplicité des toponymes formés à partir de *nauda* (terre humide). Leur origine haut médiévale, pour le moins, montre que l'humidité des sols est non seulement un des facteurs constants de la dynamique paysagère, mais aussi qu'elle est très ancienne et ne résulte pas pour l'essentiel des déprédations exagérées dues à l'homme (pâturage, micro-métallurgie ou charbonnerie). Pour comprendre ces paysages « dégradés » il faut faire appel à l'hydromorphie. L'abondance des pluies de saison froide provoque en effet un engorgement spectaculaire des sols dans les horizons de surface (**nappe « suspendue »** plus que perchée), lequel est à l'origine du lessivage, voire de la lixiviation, qui frappe ces sols.

Ces actions lessivantes sont d'autant plus nocives qu'elles rebrochent le plus souvent sur des altérites anciennes déjà fortement déferritisées, en sorte que les processus actuels accentuent les caractères hérités. Et, de ce point de vue, les plateaux sont particulièrement vulnérables (exhaure très lente). Cet engorgement gêne énormément la croissance

(9) Excellente remarque (comm. or.) de B. Guay, directeur du C.R.P.F. des Pays de la Loire, qui oppose ce « manque de conscience forestière » à la passion forestière des Français de l'Est, par exemple.

de la forêt (10). Là aussi le phénomène est ancien comme l'attestent à nouveau les toponymes. Nombre de massifs portent en effet des noms qui évoquent les « forêts humides »; tels sont par exemple ceux du Gâvre et de Chevré (*Gavr* en Breton = Chèvre). Cette chèvre des eaux (forme locale de la Vouivre) rappelle par Gâvre, les Woëvre, Voivre, Veuvre (ruisseau de Chevré) ou « Vevre » qui, en langue forestière française ancienne, se rapportent à la forêt humide.

Mais ici encore il convient d'être prudent. Si le phénomène d'engorgement est le plus spectaculaire, c'est son corollaire estival, le dessèchement qui l'emporte dans tous les bilans hydro-pédologiques. C'est ce qui explique au reste la mise en valeur tardive des « landes »: tous les textes font état de la préoccupation des fermiers « colons » du dix-neuvième siècle au sujet des ressources en eaux pérennes, des puits à forer. De tout cela ressort la question de fond relative au type de végétation qui accompagnait la sylvie aux temps pré-anthropiques.

#### V. EN GUISE DE CONCLUSION: *POU TRO KOAD* OU « SAVANE » BOISÉE

Les textes, la toponymie, les traditions orales, les éco-musées, tout nous montre que le paysage dominant était, il y a à peine plus d'un siècle, la lande ou le désert. L'analyse physique, appuyée sur l'analyse historique, établit clairement que cette formation végétale n'est pas le résultat d'une « anthropisation » massivement déprédatrice. Cela signifie que la sylvie n'a pas régné partout; il s'en faut même de beaucoup. Cela signifie aussi que la forêt dite « dégradée » est parfois une forêt créée de toutes pièces par les forestiers et qu'elle serait plutôt un progrès qu'une régression par rapport à l'état « de nature ».

Pour qualifier ce paysage non sylvatique primitif, le mot **lande** est incommode car il peut désigner des formes bien différentes de paysages spontanés ou transformés. Par restitution à partir des textes, des herborisations (Lloyd) et tout autre document ou témoignage, on peut donner à ces **déserts** le nom que les Bretons leur ont appliqué: *Pou Tro Koad*, c'est-à-dire « Le pays à travers bois ». L'expression dépeint exactement ce pays qui se voit ou se devine à travers les arbres d'une formation très claire où la nappe graminéenne (à Molinie dominante) peut prendre une grande place. La répartition des arbres, de toute venue, a dû se faire aussi en fonction des buissons et des halliers arbustifs à Bruyères, Ajoncs, et Bourdaine ou *Myrica gale* dans les faciès les plus humides. Localement, les arbres ont pu former de petits bouquets, humides et maigrelets en majeure partie. Mais *Pou tro koad* contient aussi l'idée que l'horizon était, de loin en loin, fermé par la masse opaque des sylvies, là où précisément le bas-plateau arasé passe aux boursouflures brèves des vieux plis, et où les sols blanchis et deferritisés s'effacent devant les

(10) Voir les *Actes du Colloque de Bénouville*, comm. à paraître de J.-M. Palierne sur « Chênes et Hêtres dans l'aménagement forestier.



sols bruns. Bref, le bocage pauvre d'aujourd'hui, la **lande** d'hier, étaient, en état de nature, ce paysage composite, sinon confus, où l'arbre n'arrivait à former la sylve qu'en des sites assez exceptionnels.

Dans les grandes formations végétales du globe on pourrait le classer dans les « savanes » tempérées qu'a bien définies P. Dansereau. Un ultra-purisme linguistique n'est en effet pas nécessaire en la matière, puisque l'origine arawak du mot n'est pas clairement prouvée, et qu'après tout il rappelle et le mot et la chose des « savarts » champenois.

En tout état de cause, ces savanes ingrates et vides d'hommes ont été tirées de la torpeur grâce à la volonté de l'homme qui les a assainies et données à la vie rurale. Tout aussi bien, les forestiers s'efforcent depuis plus d'un siècle de valoriser ces milieux répulsifs. Il n'est pas douteux qu'ils y parviendront si, comme l'écrivait fort justement P. Gourou, ils œuvrent « dans l'intelligence des aspects hérités du passé ».

## DISCUSSION

G. HOUZARD, qui a vu le Gâvre dans l'eau, souligne les problèmes que pose cette forêt « biologiquement sèche sous un climat humide » (l'hiver, l'eau n'est pas assimilable, et l'été est sec). Le chêne sessile, qui fait des contreforts, s'adapte mieux au dessèchement que le pédonculé : l'analyse tissulaire le prouve. De telles forêts posent des problèmes d'aménagement très difficiles aux propriétaires privés.

F. DORNIC s'étonne de l'absence de forges, mais le Pays de Chateaubriand est exclu.

B. BOMER : Quel est le substrat du Gâvre ? – Paléozoïque (schistes, micaschistes, gneiss), avec, en plus, des sables azoïques, dits pliocènes, non podzolisés. A 1,5 m, on observe des roches bariolées altérées, comme dans les régions tropicales humides. Il faudrait une étude morphologique plus précise pour éclairer les problèmes de pédogénèse. B. BOMER fait un rapprochement avec la Sologne (lentilles d'argile, nappes perchées), où l'origine de la végétation n'est pas claire non plus.